

Christian Prigent

# *Retour à Bataille*

*Entretien avec Sylvain Santi*



P.O.L

## RETOUR À BATAILLE

### *introduction*

De Bataille, nombre de lecteurs, à tort ou à raison, et parfois avec plus ou moins de bonheur, n'ont cessé d'exiger une valeur d'usage comme il le fit lui-même et en son temps de Sade, d'exiger que cette exigence soit au cœur de leur lecture comme une sorte d'impératif catégorique, indiquant par là que cette même lecture n'avait de sens qu'à être d'abord et indéfectiblement liée à une capacité toujours renouvelée de tirer toutes les conséquences *théoriques* et *pratiques* de ce qu'une telle œuvre met en jeu. Comme le dit quelque part Sollers, mais parmi tant d'autres, « l'intérêt est que ce soit actif », que ça travaille, au sens fort du terme.

*TXT* fut sans doute un des lieux où ça a beaucoup travaillé en ce sens, où, aux côtés de Ponge, d'Artaud et d'autres, c'est un Bataille en effet très actif qui fut convoqué en vertu précisément de sa capacité à motiver à la fois une production littéraire et une réflexion sur cette production. Valeur d'usage donc. Valeurs et usages multiples, théorie *et* pratique.

Pour les gens de *TXT* Bataille est peut-être d'abord le nom d'un pouvoir d'agir, d'une force dont la dimension est triple : force d'arrachement ; force critique ; force déprédatrice. Bataille pour s'arracher de l'influence encore trop vive du surréalisme, de ses inventions formelles, de l'histoire de la poésie qu'il a recomposée, Bataille pour penser un tel arrachement. Mais Bataille aussi pour contester la poésie, la désengluer de ses formes anciennes, critiquer son sens et ses représentations, attaquer toujours ce qui la lie à l'idéalisme, l'inventer à partir de cette critique radicale dont les ressources secrètes résident dans une haine qu'il faut savoir lui vouer – les aphorismes tourment alors à plein régime. Bataille enfin pour le Mal, l'excès, l'éros et ce constant défi qu'ils imposent au langage poétique constitué de se défaire pour se refaire autrement, Bataille peut-être surtout pour ces grandes irrégularités de langage seules à même de symboliser un continent noir et immense dont son œuvre empêche d'ignorer plus longtemps l'irrésistible poussée.

Alors ça agit, ça travaille, mais comme en secret, c'est rampant, subtil, partout présent pour ainsi dire, mais à peine visible. Cette présence si singulière perdure dans les œuvres personnelles de Christian Prigent, tout se passant comme si Bataille y était présent sur le mode d'une certaine hantise, c'est une présence sans doute obsédante mais qui à sa manière reste discrète, en retrait, accompagne toujours mais de loin la pensée.

### *questions*

Sylvain Santi : – *Si Bataille, à l'époque de TXT, a d'abord été pour vous une sorte d'agent actif, d'embrayeur pour la production littéraire et la réflexion qui fait retour sur celle-ci, il semble que par la suite il soit davantage devenu, plus qu'une simple référence, une sorte d'allié qui accompagne votre réflexion et nourrit votre désir sans cesse réaffirmé de résistance. Êtes-vous d'accord avec ce terme d'allié ? Pour vous qu'est-ce qui résiste surtout chez Bataille ? Qu'en est-il de cette résistance pour vous aujourd'hui ? N'a-t-elle pas perdu un peu de sa force, ce qui expliquerait le relatif effacement des références que vous faites à Bataille depuis quelque temps ?*

Christian Prigent : – À l'époque des débuts de *TXT* (fin des années 1960, donc), l'œuvre de Bataille n'était que très partiellement accessible (les *Œuvres complètes* ne commencent à paraître qu'à partir de mai 1970). Ce que j'avais lu avant 1968 se résumait à *l'Histoire de l'œil* et au *Mort*, publié en 1967, par Jean-Jacques Pauvert, comme des *curiosa* érotiques – et lus par moi comme tels. Puis, en 1968, quelques poèmes de *L'Archangélique* commentés par Jean-Luc Steinmetz dans la revue *Promesse* (n° 22). Tout cela : très bouleversant. Mais je n'avais alors pas les moyens d'en mesurer la puissance intellectuelle de déconstruction et de reconstruction. C'est un peu plus tard que Bataille est devenu un formidable « allié » : quand j'ai pu lire d'une part les fameuses pages de *Haine de la poésie* reprises dans *L'Impossible* ; d'autre part le texte sur le surréalisme publié dans *Tel Quel* en 1968 (« La vieille taupe et le préfixe *sur* dans les mots *surhomme* et *surréaliste* »). Lectures pour moi décisives, à un moment où il me fallait justement trouver l'outillage intellectuel pour m'extirper du lieu idéologique et formel d'où je venais : une sorte de lyrisme post-surréalisme, la pratique de la poésie (spontanée, non problématisée comme *question*). Lire Bataille (et, à côté, Ponge, Artaud – et tout le corpus théorique en

cours de constitution du côté de *Tel Quel*), ça a été d'abord trouver les exemples formels et les moyens conceptuels adéquats pour pouvoir obvier à mon penchant naturel de « poète » idéaliste.

Ça, c'est ma petite histoire – mais aussi celle de l'ultime avant-gardisme façon *TXT*. Après, si j'essaie de prendre un peu plus de recul, de voir pourquoi Bataille a été tout au long des années un « allié » et de faire le bilan de ce qui, chez lui, « résiste », je dirai ceci : au delà du détail des énoncés que son œuvre propose et des postures d'intervention idéologique qu'elle suggère, Bataille a vite été pour moi (et reste aujourd'hui) le modèle du *type d'intellectuel* que j'aurais voulu être. Un intellectuel qu'il n'a jamais été facile d'être dans le paysage culturel français et qu'il est sans doute de moins en moins facile d'être dans ce qu'est devenue la « vie littéraire » de notre temps. Bataille était le garant qu'il était à la fois socialement possible, intellectuellement exaltant et éthiquement recommandable de ne sacrifier ni à l'irresponsabilité « artiste » ni à une positivité intellectuelle qui se croirait indemne des effets de langue. Qu'on pouvait agir dans un espace intellectuel à la fois joueur et sérieux, combattant et jouissif, cruel et bouffon, capable de construire des fictions polyphoniques qui portent le fer du « non-savoir » dans la pensée rationnelle. Et, dans le même mouvement, élaborer des analyses et des théories qui exigent de la fiction littéraire qu'elle soit à la hauteur des enjeux idéologiques d'époque. Que rien, littérairement, ne s'écrit de fort qui ne *pense* son rapport d'accord/écart aux représentations que forme l'époque. Que, symétriquement, il n'y a de chance de penser juste que si l'homogénéité de la pensée accepte de se laisser déborder par la violence hétérogène de l'expérience et la « poétique » qui la prend en charge. Et que ce pari engage une forme toute particulière de *communication*. Paradoxale, puisqu'elle ne s'efforce de communiquer que ce qui récusé l'illusion de la « communication » courante. Mais communication quand même : communication d'une expérience (dans le vocabulaire de Bataille : « non-savoir ») qui, ne se formulant pas dans la langue de l'échange positif quotidien, questionne la notion même de communication (le troc des savoirs utilitaires et des émotions stéréotypées). Voilà. C'est le fond, je crois.

Après, le temps fait son effet, les questions se déplacent, l'époque remodèle les enjeux, des points d'affrontement théorique perdent de leur acuité, d'autres naissent. Et les œuvres suivent des chemins imprévus. Je lis beaucoup moins Bataille que jadis. Ce que sa pensée m'avait aidé à franchir, je l'ai franchi (ou j'en ai l'illusion). La forme narrative de ses fictions, la tonalité de leur érotisme, un certain pathos, dans sa pensée, attaché à la notion d'« expérience » (le hors langue, la « vie nue », la « souveraineté », etc) – tout cela s'est un peu éloigné de moi. Et le *ton*, aussi, souvent, de Bataille. Celui de ses écrits philosophiques, politiques, polémiques. Le ton que (reprenant Kant) on a pu dire « grand seigneur » : goût de la belle langue, hauteur affirmative, surplomb volontiers sarcastique, un peu d'exaltation « sublime », un soupçon de vibrato. Difficile d'oser ça (qui suppose une sorte de confiance dans les pouvoirs d'intervention civique de la littérature et de la pensée sophistiquées) dans l'espace de notre aujourd'hui plus sceptique, désabusé, très profané et bruisant d'insignifiances médiatiques. C'était encore le ton de Guy Debord. Il n'y a plus guère que Michel Surya qui sache (magnifiquement) relever le gant de ce style-là. Ou (mais dans une version trop scolaire pour pouvoir passer pour beaucoup plus qu'un maniérisme caricatural) les post-situationnistes de *Tiqun*.

S. S. : – *D'une certaine manière, votre réponse a quelque chose d'assez bataillien – disant cela je ne dis surtout pas que Bataille a raison – je n'insiste pas sur le ridicule d'une telle affirmation. Mais ce type d'intellectuel que Bataille a été, et qui reste pour vous aujourd'hui un modèle, est aussi ce qui le vouait à « passer » puisque la valeur de cet intellectuel tient en grande partie à sa faculté d'être à la hauteur des « enjeux idéologiques d'époque » – je reprends ici votre expression. La haine inscrit avec force la poésie dans ce mouvement incessant et, me semble-t-il, avec elle toute la pensée : la forme, la tonalité, les thèmes, tout cela ne vaut que pour un temps ; ce qui fait la force d'une œuvre est aussi ce qui la rend éphémère, si bien que plus une œuvre est forte et plus elle est éphémère. Cette radicalité pointe souvent chez Bataille. Nul besoin pour le constater d'en appeler au sacro-saint pathos de la mort, certaines formules le disent assez nettement : « l'émotion poétique est nécessairement celle d'hommes d'un temps donné » ; « la véritable poésie naît de l'événement, est elle-même événement, consume l'événement dont elle est la flamme » ; la poésie « n'est qu'à la condition de changer », etc. Il n'empêche que ce qui vaut pour un temps peut aussi valoir pour un autre, tout cela est fait de disparitions et de résurgences, se fait et se défait sans cesse. Il me semble que ce que vous partagez le plus avec Bataille, et cela même dans vos ouvrages récents où sa présence s'est faite très discrète, c'est l'exigence radicale de mettre la poésie en mouvement, d'écrire, comme vous le dites, « contre la poésie » (L'Incontenable). Qu'en pensez-vous ?*

*Ch. P.* : – L'intellectuel que voulait être Bataille n'est sans doute pas foncièrement d'un autre type que celui qu'était quelqu'un comme Rabelais faisant œuvre d'écrivain de la violence combattante de son « humanisme ». Les « enjeux idéologiques » se déplacent. La volonté d'être « à la hauteur » reste. Cela suppose une attention acharnée aux nouvelles configurations du combat. Et le risque, bien sûr, de tout d'un coup n'y plus rien voir (alors viennent simultanément l'académisme formel et le consensus conciliant : *ut fata trahunt*).

Sur la question de la poésie : au moins depuis l'*Athenäum* des frères Schlegel, la poésie s'identifie à la question de la poésie (à sa crise). Les poèmes sont des propositions de réponse à cette question : ils doivent refondre et reformer à chaque fois les matériaux et les formes dites « poétiques », ils sont toujours métapoétiques (ils parlent, voire ne parlent que, de la poésie) et ils se donnent à chaque fois comme des réponses empiriques à la question de savoir *primo* pourquoi la poésie « existe » (pourquoi il y a de la poésie plutôt que rien), *deuzio* si cette existence est « admissible ». Chaque moment de forte rupture dans le tracé moderne (Ducasse, Rimbaud, Mallarmé, Dada, Roche...) relance ces questions. La réflexion de Bataille est la forme radicale que prend cette relance dans un contexte précis (les années 30/40) où remettre la poésie « en mouvement » consiste à la désengluer de l'idéalisme post-romantique et des logorrhées ornementales en quoi s'est finalement résolue, via le surréalisme, la crise ouverte vingt ans avant par Dada.

La question serait de savoir ce qu'il en est aujourd'hui, *pour nous*. De quelle poésie avoir à notre tour la « haine » ? De quelle « belle poésie » récuser le « vide », « le non sens », la vocation à « l'acceptation », la soumission au « possible » ? On ne saurait le concevoir positivement, bien sûr, ni l'énoncer frontalement – sauf à perdre du même coup les raisons qui font qu'on persiste à écrire quelque chose dont on aimerait qu'il *refasse* (à tous les sens de ce mot, y compris l'argotique) *la poésie*. Mais au moins sait-on que faire « poésie » consiste d'abord à résister à ce que, d'époque en époque, les poètes croient *savoir* qu'elle est. Donc à résister à l'aisance non problématique de la « belle poésie » (qui est le mode d'apparition rhétorique de ce « savoir »). Et à faire de l'ensemble de ce qu'on écrit une sorte de chambre d'enregistrement de la disparition de ce savoir immobilisé et positif. En courant par exemple le risque de contaminer et de créoliser la « belle poésie » dans des métissages promiscuitaires – voire de la défaire au contact de ce qui a priori (du point de vue du savoir qu'elle croit avoir d'elle-même) *n'est pas* elle : ni comme posture d'énonciation (la construction de pensée, la déclarativité philosophique), ni comme forme (la prose expansive, la narration, le prélèvement cut-upé, la mise en boucle échantillonnée, la pulvérisation phonétique, l'oral performé, etc).

*S. S.* : – *On peut dire des poèmes de Bataille, beaucoup le disent ou l'ont dit, que ce sont des mauvais poèmes. Je crois qu'on n'a pas dit grand-chose si l'on ne dit pas d'abord que ce sont des poèmes mauvais ou, plus justement peut-être et pour que cela ne nous ramène pas trop vite du côté du mal et de la débauche, de méchants poèmes. Des poèmes un peu minables, miteux, qui sont moins le produit du débauché ou du mystique que celui du cancre, des poèmes comme des blagues d'un sale gamin. Tout l'intérêt est de faire tenir ensemble le ton grand seigneur et celui du cancre, de les faire se toucher, et à partir de là c'est aussi une autre image de Bataille qui apparaît, un Bataille moins sérieux, moins lourd, plus potache. A posteriori, on peut sans doute regretter que Bataille ne soit pas allé plus loin dans cette méchanceté...*

*Ch. P.* : – J'ai beaucoup aimé les poèmes de Bataille : ceux de *L'Archangélique* et plus encore peut-être les quelques pièces retirées de ce livre par Bataille lui-même. Je les ai aimés au moment où j'avais besoin de la caution que leur force de provocation anti-idéaliste constituait pour ma propre recherche. À la fois par leur contenu (une crudité obscène) et par leur forme (une nudité tranchante). Le côté « sale gamin », oui, si vous voulez (Rimbaud, Lautréamont, Jarry en étaient, de ces « sales gamins » – qui ont d'abord tracé quelques graffitis « zutiques » sur la face de l'auguste poésie de leur temps). *Bad poetry* (comme il y eut naguère une *bad painting*). On voit bien que c'est posé contre l'affublement rhétorique du surréalisme et contre son pathos de « signes ascendants », d'émerveillement enchanté, de fusion érotique, etc. Ça cherche une *défiguration sale* de l'apprêt poétique et (comme Matisse, simplifiant la peinture) une *réduction minimaliste* de la poésie arrivée à un point de maniérisme exsangue et d'ornementation dérisoire à force de s'accommoder du décor du possible. On sait cela, n'insistons pas.

*Défigurer, réduire*, ce n'est pas démodé : la vieille tentation lyrique revient périodiquement avec son cortège de mièvreries, ses rêveries bucoliques, ses enchantements fusionnels. De même son simple envers formaliste. Donc : vigilance ! Mais l'essentiel n'est peut-être pas là. Je garde de Bataille que sa réflexion dénude les fondamentaux de la question poétique. Elle place la poésie au cœur de la contradiction qui structure le parlant :

ne pouvoir vivre sans représenter sa vie / ne trouver dans aucune représentation formée l'exacte résonance de l'expérience qu'il fait du « réel » de cette vie ; et donc éprouver le réel comme l'espace et le moment « où toute compréhension se décompose ». Et elle assigne à l'effort poétique la tâche de représenter *quand même* ce « réel »-là : la tâche « impossible » de faire sens de cette éclipse du sens, de faire forme de cette urgence de l'informe. Ainsi elle enjoint à cet effort de se confronter à sa propre impossibilité et d'incarner du coup dans des formes inouïes l'effet en langue d'un hors langue innommable (dit aussi par Bataille « différence non-logique »). Car si l'impossible est à la source de la poésie (si c'est parce qu'il y a l'intuition de l'innommable que se lève le désir de le nommer *quand même*), alors la poésie est retour vers cet impossible qui est paradoxalement la condition de sa possibilité à elle (sa raison d'être). Et elle porte en elle la fatalité de l'insensé, de l'obscur, de la défaillance de toute représentation stabilisée – soit les causes de la destruction de sa propre puissance de figuration. Elle ne saurait rendre l'impossible possible ni nommer l'innommable. Elle ne peut que chercher, empiriquement, des formes excentriques et instables qui seront la trace de la pression en elle de l'innommable « réel » (c'est-à-dire de « l'expérience » comme excès au sens et aux figures). On peut tenir à ces... principes, qui excèdent les configurations de chaque époque. Et tenter, dans les conditions propres à notre époque, d'en forcer le sens (le mouvement) et la puissance de régénération formelle.

Le poète Bataille cherchait cet effet d'excentricité, d'instabilité et d'excès à la fois par une sorte d'en *plus* (une exaltation sauvagement « mystique ») et d'en *moins* (la trivialité lexicale non poétique et les traits frontalement aphoristiques que ses poèmes empilent). Il y a un comique noir, goguenard, dans cette opération. On peut y lire aussi quelque chose comme une rage d'impuissance. Mais la poésie c'est peut-être précisément la puissance de cette impuissance, telle qu'elle s'extirpe, à la fois essorée, aérée et durcie, d'une longue expérience de l'inadéquation du corps symbolique au réel « acéphale » (disant cela, je pense par exemple aux poèmes angéliques, désaffectés, simplifiés à l'extrême du dernier Hölderlin ou à la nudité d'os de certains textes de l'Antonin Artaud d'après Rodez – lequel disait, vous vous en souvenez, vouloir en venir à ne plus faire que des « bâtons »).

Ceci posé, il faut que je dise que les poèmes de Bataille, je les aime moins aujourd'hui qu'il y a quarante ans. Ils me sont assez souvent devenus opaques. Parfois ils m'exaspèrent. La plupart du temps ils font se succéder de brefs segments assertifs extraits de ce qui pourraient être une construction méditative (façon « expérience intérieure »). Alignés en « vers », ces segments restent des traits (des chutes) de prose. Ils ont un côté à la fois gnomique et oratoire (la construction est souvent anaphorique). Une fois un peu épuisé l'effet lexical de provocation anti-idéaliste, on peut trouver assez sommaire et assez pesante cette alliance de déclarativité et de rhétorique. Et puis il y a ce goût de Bataille pour les universaux abstraits (qui sont aussi des topos « poétiques ») : le ciel, la mer, l'infini, l'amour, la vérité, etc. Et l'imitation (au sens « Imitation de N.S ») des mystiques : Angèle, Thérèse d'Avila – cette sorte de litanie à la fois extatique et lugubre (« je pleure de ne pas mourir », etc.). Et aussi une sorte de platitude monosémique qui rend le poème inactif de l'intérieur (seul tremble en lui le flou des vastes notions : « mort », « vérité », etc – que j'appelais à l'instant les « universaux »). La découpe versifiée (syntaxe et prosodie coïncident à peu près tout le temps et il n'y a pas, au vrai, de dispositif prosodique spécifique) n'ouvre guère d'espace entre la phrase assertive et le phrasé rythmique : d'où un effet de métronome parfois lassant. Mais je sais bien que ces sensations sont très subjectives, qu'elles sont provoquées par ce que je cherche, moi, en ce moment, dans mon propre travail.

S. S. : – *Pouvez-vous nous en dire un peu plus sur cette recherche et ce travail afin que la distance qui se creuse avec ces poèmes apparaisse, disons, plus « concrètement » ?*

Ch. P. : – À l'automne 2008, j'ai lancé un petit chantier poétique dont le cahier des charges était de renverser la vapeur d'évidence relativement aisée dont la machine de production s'était à mon sens un peu emballée avec la prose narrative autobiographique de *Demain je meurs*. Entre temps, par une sorte de retournement (qu'on va dire, pour faire bien, « dialectique »), j'avais composé d'une part pas mal de mirlitonades jarryques (pour le centenaire de la mort d'icelui, en 2007) et d'autre part les *104 Slogans pour le CentQuatre* (produits d'une technicité quasi impersonnelle, presque « oulipienne »). Je voulais trouver une forme qui fasse fusionner tout cela et le déplace vers de... l'imprévu, du « frais ». Contrainte : que ce ne soit pas *lisable* (oralement) ni trop aisément *lisible* (dans la vitesse distraite des galopades romanesques). Que si possible ça ralentisse la lecture, vers l'intérieur (l'épaisseur rhétorique et l'activité du vers : multipiste et polysémique). Ça a donné le « roman en vers » intitulé *Météo des plages*, que P.O.L publie en avril prochain (2010). Contenu : tantôt abstrait (méditatif,

métaphysique, méta-poétique), tantôt sensuel et bariolé (des vues rococo sur les plages de mon enfance et de mon adolescence). Forme : délibérément atone, lente, opaque, très intriquée du dedans par les échos sonores, les découpes prosodiques, le détail ornemental et un réseau d'allusions culturelles ostensiblement luxueux. Vers : impair, dérythmé, bancal, systématiquement enjambé, étiré, quasi un verset souvent – plus de 12 syllabes.

Depuis, cette forme (qui n'a strictement rien à voir avec celle des poèmes de Bataille) fonctionne comme une sorte d'appareil de « traitement de texte ». J'essaie de retraiter avec cet outillage tout un tas de poèmes jadis ou naguère écrits sous l'effet d'émotions érotiques. Sans totalement en effacer la trace de l'exaltation et du pathos de fusion qui furent à leur origine. Mais en les livrant aux déformations carnavalesques que génère la petite mécanique neutre et ludique dont je parlais. Du coup, ça décompose le lyrisme, ça sacrifie l'idéalisme effusif et ça renverse l'illusion du rapport (sexuel, verbal) réussi. Je dis que ça « sacrifie » parce que la définition que Bataille donne de la poésie (« le sacrifice où les mots sont victimes ») revient en douce avec ce mot. Je parie sur le fait que ce « sacrifice » *opèrera* – et que la vérité de l'expérience d'Éros (la quantité d'inconnu qu'elle recèle) passera *implicitement* dans la tension que tente de maintenir une forme a-pathique entre les deux registres opposés d'affects et de significations.

S. S. : – *A vous suivre, et s'il y avait un titre générique à donner à la réflexion que Bataille poursuit sur les principes de la poésie, ce titre pourrait être : Résister à l'essence non problématique de la « belle poésie ». Vous dites un peu plus haut clairement pourquoi on ne peut concevoir positivement ce qu'est, à telle époque, la « belle poésie » qu'il faut contester. Dans un récent ouvrage, vous allez cependant un peu plus loin dans la définition de la « belle poésie » de notre époque. Vous identifiez en effet « notre belle poésie » à un « un pathos du liant (du religieux), du tissé contre la menace dilacérante d'un réel rétif à tout nappé symbolique » (Ce qui fait tenir, p. 37.). Une telle proposition, dites-vous, n'est possible qu'après « le passage de Baudelaire, de Rimbaud, d'Artaud et de quelques autres ». Il y a là quelque chose d'une prise de conscience qui n'est pas sans effet sur la lecture de vos poèmes. Le dispositif même de Ce qui fait tenir semble appeler cette lecture plus éveillée, plus consciente aussi des enjeux du poème et de ce qui s'y cherche et cette conscience accroît chez le lecteur sa capacité d'accueil des effets du travail sur la langue... êtes-vous d'accord avec cela ?*

Ch. P. : – Bataille, encore une fois, pose sa poésie et pense sa poétique contre les attendus qui en ce domaine constituent le canon du surréalisme comme ultime avatar de la vision romantique : abolition des « contradictions », rêve de « point sublime », pathos de « fusion », fantasme de « spontanéité » automatique, réenchâtement lyrique par immersion érotique et communion avec le donné « naturel ». Face à cela : la butée sur la « différence non logique », le roc de la « séparation » statutaire du parlant, la reconnaissance du réel comme « ce qui commence là où le sens s'arrête », et la pratique de la poésie comme répétition de ce (non)savoir violemment expérimental : répétition vouée d'une part à trouver des équivalents formels à l'irruption informe de *l'impossible*, de *l'innommable*, du *négatif*, de *l'excès* extatique (ça donne l'énormité défigurante de bien des aventures poétiques modernes), d'autre part à se constituer comme triomphe formel (quoique ponctuel, furtif, minuscule !) sur la fatalité destructrice de cette irruption (ça donne la jubilation carnavalesque et la formalité parodique enjouée d'autres aspects de cette aventure). Quelque variées que soient les formes que la réponse à ces défis prend à tel ou tel moment de la modernité, le défi reste, et son dispositif constitue une sommation à laquelle nul poète ne saurait se soustraire (sauf à vouer du même coup son travail à l'insignifiance et à l'obsolescence). Je n'ai jamais fait autre chose, quant à moi, qu'essayer de ne pas me soustraire à cette sommation. En variant les réponses (à la mesure de l'inéluctable insuffisance, voire du ratage, de chacune des formes que d'étape en étape on cherche à donner aux dites réponses). Et en essayant de mener de front la quête des solutions formelles (des proses phrasées, des poèmes découpés, des performances orales...) et la rationalisation théorisée de ces solutions. Y compris dans des livres (ainsi *Ce qui fait tenir*, oui, si vous voulez) dont la composition même voudrait mettre en tension (et donc laisser se détruire l'un par l'autre) la puissance du négatif à l'œuvre dans les scansionnements poétiques et la relève positive de cette puissance par l'exercice qui la fait *travailler* l'échange rationnel.

S. S. : – *Vous dites quelque part que le style c'est la trace de la victoire sur le moment dépressif où la langue de la communauté, ce que vous appelez aussi le « parler faux », n'est plus tolérable ni supportable. L'écriture poétique naît de ce refus douloureux, c'est son impulsion, elle s'arrache de la langue maternelle pour trouver une forme, une nouvelle langue qui parle vrai. Ce que la communauté peut encore partager avec ce genre de*

*tentative n'est pas de l'ordre du savoir, du sens ou du plaisir, mais relève d'une expérience qui apporte une vérité sur le langage. Est-ce que le partage de cette expérience donne lieu à l'émergence d'une nouvelle communauté ? Si oui, celle-ci serait-elle proche de ce que Bataille a tenté de penser comme une absence de communauté ?*

*Ch. P. :* – Disons que je tâche de maintenir tant bien que mal en moi la conviction que la pratique de l'écriture a un pouvoir d'émancipation. Sans quoi, n'est-ce pas, à quoi bon ? J'identifie ce pouvoir d'émancipation à la trouvaille d'une « langue ». Une langue qui rende raison (et « réson », comme disait Ponge) de l'expérience singulière qu'est « ma vie ». Une langue, en tout cas, qui naisse de la résolution ferme de ne pas laisser la complexité et la violence de l'expérience s'affadir ou même s'annuler dans le réseau des figures et des significations qui nous représentent communément et commodément le « monde » (les êtres et les choses, leurs rapports, nos « vies »). Une langue qui intègre donc à sa construction sensée et à sa formalité calculée l'insensé, le chaos, l'informe, les ambivalences affectives, les nuances sensuelles, les strates cultivées, les poussées sauvages (etc.) dont est faite, comme toute expérience, l'expérience dont je parle. Une langue qui, de ce fait, diversifie, multiplie, déploie, agite et avive la *fiction du monde* (la construction par la langue de ce que nous appelons un « monde » : le monde dont nous avons *en conséquence* sensation, vision et conscience).

Bien sûr, cette langue n'est une « langue » que par abus de terme : nul ne saurait la « parler ». On ne peut se l'approprier, elle ne se convertit jamais en outil de communication socialisable. Celui qui, écrivant, en reproduirait les effets en tuerait l'inventivité et ne serait qu'un épigone scolaire. Elle reste en somme toujours un hapax, le témoin exorbitant qu'un autre continent de la représentation existe et ouvre dans le monde commun (ou « réalité ») la diversité exponentielle des mondes. Ce n'est qu'en tant que telle qu'elle est consommable. Et qu'elle peut partager quelque chose : la sensation, justement, de cette diversité et de cette altérité infinies. Parce qu'elle fait résonner quelque chose de ce que Bataille appelle la « différence non explicable ». Quelque chose qui répond au défi du « réel » comme immensité incommensurable au « sens ». Qui vient comme puissance de décomposition du donné représenté. Et qui interdit du coup la résolution en figures homogènes des expériences l'une à l'autre hétérogènes.

C'est en cela, me semble-t-il, qu'il peut y avoir effet « d'émancipation ». Émancipation de quoi ? Eh bien, justement, du *lieu commun* (à tous les sens : cliché, truisme – mais aussi espace idéologique collectivement habitable). Du lieu commun comme ciment d'une communauté possible (sans reste, assimilatrice, intégrale et panoptique), comme mode de représentation du monde et vecteur pratique d'échange pour cette communauté tendanciellement carcérale. Aujourd'hui plus que jamais sans doute c'est ce à quoi il nous faut résister, pris que nous sommes entre les puissances mercantiles et médiatiques d'uniformisation planétaire du *lieu* et les replis identitaires (nationalistes, intégristes, communautaristes) sur des *lieux* soucieux de leur identité et rétifs à toute contamination promiscuitaire.

Il n'y a pas de communauté vivable (toute communauté est potentiellement meurtrière) si la communauté n'a pas conscience de sa propre impossibilité et si elle ne cultive pas paradoxalement en elle-même les germes de ce qui la rend impossible (ou, à tout le moins, imparfaite). Écrire, c'est pratiquer une sorte de culture bactérienne de cette résistance-là, sur le corps même de ce qui lie une communauté : sa langue, son pouvoir de parole. Si cette culture crée aussi une communauté, c'est une communauté de la *réserve* (indienne), une communauté de la réticence au communautaire. Ça ne va pas sans paradoxes, ni impasses comiques. Voyez, c'est plein d'enseignement sociologique et politique, comment fonctionnent les « groupes » artistiques et littéraires, comment fonctionnaient les groupes « avant-gardistes » du XX<sup>e</sup> siècle, par exemple (dont ceux au sein desquels Bataille a vécu et travaillé). Ces groupes s'efforcent paradoxalement de faire communauté de ce qui réclame par principe l'assentiment communautaire : l'affirmation par chacun des membres d'une particularité stylistique inouïe qui est sa raison d'être et d'agir. D'où à la fois ce qui fait leur force (la résistance joyeusement « hétérogène » à « l'homogénéité » alentour socialisée – ces mots pour reprendre les catégories de Bataille), ce qui les agite violemment (ruptures, apostasies, exclusions, dissidences, recompositions...) et, révélant leur inconscience relative du fonctionnement que je tente ici de décrire, ce qui les pousse (par compensation ?) à en remettre emphatiquement sur les illusions communautaires (les rêves d'écriture à plusieurs mains, de co-production ludique, d'anonymat des signatures, d'effacement des ego, de fusion des personnalités et des styles dans une machinerie intellectuelle collective, etc).

S. S. : – *Cette résistance (ce mot encore), cette émancipation du sens commun, apparaît aussi dans un texte qui, faisant suite aux attentats du 11 septembre 2001, tente de dégager un espace entre « les deux faces du Janus nihiliste » (l'idéalisme des « Fous-de-Dieu » ; le matérialisme des « Maîtres du monde libéral-global »), un espace où le réel est affronté, pris en compte, représenté et donc rendu habitable, ce qui est une manière de poser la question de l'art et de la littérature comme traitement du négatif et de placer cette question sur un terrain éminemment politique. Cet espace, il faudrait savoir l'étendre à la communauté, le partager avec elle grâce à la diffusion d'un savoir lucide, via par exemple les pédagogues, les journalistes ou les écrivains. Un tel savoir, dites-vous, pourrait être, entre autres, tiré de Bataille et plus précisément de ses textes sur le fascisme. Dans quelle mesure un tel partage est-il réellement possible ? Comment l'imaginez-vous concrètement ? Et, plus globalement, qu'en est-il pour vous de Bataille politique aujourd'hui ?*

Ch. P. : – Je n'ai aucun moyen de savoir quelle pourrait être aujourd'hui la « valeur d'usage » des textes strictement politiques de Bataille. Ils sont écrits dans le contexte de l'entre-deux guerres (le triangle «démocraties» / fascisme / communisme – c'est le Bataille de *Contre-Attaque*) ou dans celui de l'immédiate après-guerre (le Bataille de *La Part maudite*, au temps du Plan Marshall). Le moins que l'on puisse dire est qu'ils portent la marque de ces contextes historiques. Que pouvons-nous en traduire, pour le monde où nous vivons ? Et quel profit y aurait-il à le faire ? Je ne sais. Je me dis seulement qu'il n'y a politiquement rien à perdre à se souvenir de l'effort de Bataille pour penser une économie générale, contre la pseudo rationalité de l'économie restreinte (voici par exemple que se dessine peut-être pour nous un monde *d'après le travail* – en penser l'articulation aux notions que Bataille désigne comme *dépense improductive* n'est peut-être pas inutile). Je vois aussi que les tentatives de Bataille pour dessiner une « psychologie » du fascisme et insister sur la dimension libidinale de ce type de choix partisan peuvent encore nous aider à relativiser les explications strictement socio-économiques ou politico-tactiques qu'on nous ressert obstinément quand il s'agit de comprendre pourquoi les positions d'extrême droite aujourd'hui encore peuvent séduire voire fasciner. Je vois même, lisant ce matin même un texte de Muriel Pic sur la question<sup>1</sup>, le défi que constitue pour toute pensée étroitement *politique* le choix radical (et apparemment insoutenable) que fait Bataille en pleine deuxième guerre mondiale : retrait à la rationalité explicative, inactualité revendiquée, spéculation sur le « non-savoir » et l'ignorance (nietzschéenne) quant à l'avenir. Et je me demande ce que nous pouvons comprendre aujourd'hui de cette provocation à opposer à la réduction politico-rationnelle de la vie et à sa délégation dans des projections utopiques l'expérience d'une infinité *pathétique* qui l'excède dans l'éclat de chaque instant vécu. L'éclat inraisonnable de « l'instant vécu », c'est ce que tente d'aviver dans des figures inouïes toute expérience poétique digne de ce nom. Lire Rimbaud ou Joyce (et bien d'autres) c'est accéder à une épaisseur sémantique, à une diversité sensorielle, à une pluralité des temps, à une polyphonie fuguée qui excèdent toute stase figurative ou conceptuelle. C'est éprouver une autre labilité des affects et des visions qui font « réalité ». Et c'est partager, ce faisant, quelque chose comme un vertige (angoissant) et une liberté (exaltante). Parce que l'écriture soulève la puissance du dé-mesuré, l'instance de la « différence non explicable » dont je parlais, citant une formule de Bataille. Elle répond au défi du « réel » comme expérience incommensurable aux représentations que nous en donnons l'idéologie diffuse, les sciences vulgarisées, les chromos de la culture de masse. Et elle est comme une trouée respiratoire dans les écrans où se réifient les représentations communautaires. À quoi on peut ajouter ceci : que le *vécu de l'instant* tel qu'il exige d'être dans de l'écrit représenté *comprend* ce qui vient du fond pulsionnel inconscient et, du coup, dévoile quelque chose de ce fond (lire Artaud, par exemple, c'est partager la sensation de ce surgissement). Écrivant on travaille *avec* ça, avec cette « part maudite », ce « continent noir ». Ça veut dire qu'on lui *donne langue*, autant que faire se peut. Voir qu'on le *sublime*. « Traitement du négatif », disait Kafka. Mais aussi qu'on en maintient l'effet, la puissance de résistance à la positivation générale des représentations (le monde alentour hygiéniquement corrigé, méticuleusement précautionneux, homogénéisé en tout « culturel », affiché jovialement festif, réduit télélogiquement à n'être qu'un reflet des marchandises désirables).

---

<sup>1</sup> Muriel Pic, *La pensée sans abri : "être Molloy" selon Georges Bataille*, actes du colloque « Figures du non-savoir dans la littérature française moderne », Université de Neuchâtel, 3-5 juin 2009, dir. Muriel Pic, Barbara Selmeçi Castioni et Jean-Pierre van Elslande, à paraître.

Je rappelle ces banalités (des banalités toujours trop vite oubliées, des banalités qu'il y a toujours intérêt à oublier vite) parce que c'est là, me semble-t-il, que l'activité d'écriture a une portée *politique*. Mais on voit bien que cette portée ne se constitue que pour autant qu'elle fait différence hétérogènes dans la perpétuelle reformation homogène des représentations qui lient la communauté socialisée. Et qu'il y a une contradiction intenable entre cette affirmation de différence et le projet de *répandre cette différence* que serait la volonté d'avoir littérairement un impact politique. La *différence* dont je parle ne se partage que comme *émotion*, intuition d'une puissance de désaliénation vertigineuse et vitale. C'est, encore une fois, un « non-savoir », en quoi s'oublent les réductions rationnelles, les cartographies idéologiques, les nœuds de significations, les arrêts sur images qui constituent ce qu'on appelle « notre monde », « l'époque ».

Rien de cette expérience ne se partage ailleurs que dans la *lecture*. Une lecture *avertie* de ce que l'écrit est *œuvre d'art* ; et, comme tel, n'émeut et ne bouleverse qu'en tant que *forme*, que pour autant que sa forme déforme et reforme autrement le monde habituellement perçu, connu, représenté. Sinon : rien. Voyez comme aujourd'hui on nous donne surtout à lire des « romans » dont on nous parle pour ce qu'il nous racontent, pour les vies qu'ils nous disent, pour les intrigues qu'ils trament – et jamais pour leur éventuelle force de renversement formel. C'est comme si, pour la peinture, on ne nous faisait jamais voir et ne nous vantait jamais que des « scènes de genre » anecdotiques, pittoresques et de facture tranquillement académique (comme s'il fallait toujours préférer Jan Steen à Rembrandt ou à VerMeer). Voilà. Ce qui en littérature ne se réduit pas à du Jan Steen, ça ne se partage que peu, voire ça ne se partage presque pas. La communauté qui parfois en tremble et en jouit encore, c'est, inéluctablement, un îlot, une secte de (un)happy few.

Restent les relais, oui. Le travail, plus ou moins obscur, qu'on peut faire pour que le savoir sur ça (sur... le « non-savoir ») se diffuse, en douce, via des réseaux à la fois marginaux et savants. C'est le rôle de la pédagogie (l'école, l'université). Et de ce qui reste d'une critique non encore trop dévaluée par l'entropie publicitaire du journalisme de consommation courante. Voire de quelques possibilités d'intervention dans la grande presse (les pages types « Rebonds » des quotidiens). Je l'ai fait, un peu. Parce que je crois que l'expérience d'écrire donne, comme je le disais à l'instant, une sorte de savoir obscur du *négatif*, du *mal*. On peut, du coup, s'alerter de ce qui, dans une société, tend à dénier ou à extrojecter le mal et à bâtir là-dessus des visions d'avenir (utopies politiques, hygiénismes écologiques, fondamentalismes, communautarismes...). Voilà pourquoi j'ai proposé naguère quelques commentaires sur le vote d'extrême droite, sur la pornographie, sur le terrorisme moderne, sur le dopage des sportifs... Mais c'est une bataille un peu déprimante. On y perd assez rapidement ses illusions. Vous submergent vite tous les doutes sur la possibilité qu'il y aurait de garder une vraie lucidité politique (l'exorbitante prétention d'être plus lucide que les autres au prétexte qu'on *écrit*). Et puis d'où vient la légitimité (de parler dans les médias) ? De la *notoriété*, d'abord, d'un minimum de notoriété ; ensuite de la maîtrise de l'énonciation propre aux médias (une pseudo rationalité, cursive, impactée, une positivité frontale et vulgarisée). Ceux qui sont dans l'inquiétude du « sens » et de ses roueries, ceux qui sont dans l'affrontement poétique au « négatif » – ceux-là ne peuvent que douter qu'on puisse parler, qu'il y ait une quelconque légitimité à le faire, tout en sachant que le faire est impératif, sauf à céder sur *tout*. Mais qui ose vraiment, durablement, affronter ce malaise ? Je ne suis plus sûr, quant à moi, d'avoir encore envie de le faire.

Avril 2010.

annexe

## DU DÉSIR DE LITTÉRATURE

*Dans le premier numéro de la Revue de littérature générale (P.O.L éditeur, 1995), ses deux directeurs, Pierre Alféri et Olivier Cadiot publiaient un texte où se trouvait violemment mis en cause le commentaire donné par Bataille de quelques photographies d'un supplicié chinois (texte et photos figurent dans Les Larmes d'Éros). Un texte de Georges Agamben critiquant un supposé mésusage, par Bataille, de la notion de « sacré » complétait cette polémique. Je figurais moi-même au sommaire de cette livraison. À mon ami Cadiot j'avais alors écrit la lettre que l'on trouvera ci-dessous et dont j'ai utilisé quelques éléments pour le chapitre 8 de mon essai Salut les modernes (POL,2000).*

Christian Prigent

20 Mai 1995

Cher Olivier, plus je réfléchis, plus je me dis que je ne peux pas ne pas réagir à votre attaque contre Bataille (l'exploitation qu'en fait forcément la presse me le confirme). Non que je trouve que Bataille soit... « sacré », qu'on ne puisse égratigner l'idole – encore que je voie mal quel texte d'écrivain/penseur d'aujourd'hui tient devant les écrits de Bataille. Sans parler de sa poésie : à côté, beaucoup de nos contemporains à peu près estimables ne sont au fond que des cocottes formalistes ou des patheux répandus.

Je vois (crois voir ?) le sens de votre intervention: il vous faut dégager un espace d'invention libre qui renvoie dos à dos la Restauration (Sollers), le retour bleuté du Phénix poétique (Bobin et Cie), le ventre mou de la prose industrielle et les petites marottes de l'avant-gardisme para- ou post-telquelien (le « corps », la « pulsion », etc.). Vous avez raison : là est l'enjeu, « historiquement » (gare, cependant, à ne pas fleurir ce mot de trop d'emphase: dès qu'on fait corps et revue, c'est le risque). La presse le voit bien (sauf qu'elle semble peu capable, ça ne manque pas de sel, de parler de cela autrement qu'en termes... d'avant-gardisme – il va vous falloir ramer, sur ce torrent-là, pour dévier le courant !).

Le cas Bataille vous sert de bande de billard pour taper sur le dernier carré « avant-gardiste » (de l'avant-gardisme d'avant le vôtre). « L'enjeu est de littérature générale », dites-vous. Soit.

Bien évidemment je ne peux pas ne pas me sentir d'une certaine façon visé, comme on dit. Petite bouffée paranoïde, à entendre siffler comme balles des mots dont j'usai, use encore à l'occasion (« os », « limites », « cruauté », « violence »...).

Si ce n'est moi, d'ailleurs, ce sont mes frères (ou ex-). J'ai pris quelques distances, dans les faits théoriques, critiques et poétiques avec cette fraternité et ses problématiques. Mais s'il arrive qu'il faille choisir, le choix n'est pas a priori tranché: il y a eu, depuis, trop de fausses modesties « objectivistes » et de calculs formels au fond assez médiocres, trop de « légèretés » et de « distanciations » affectées, trop peu d'ambition pour le jeu des langues, trop peu de force d'exaltation ou de bouleversement, trop de sérieux, aussi, trop de respect du label d'élégance « littéraire ».

Bien sûr on peut être tenté d'en faire un modèle dans l'après-coup déçu du modernisme. Mais je ne suis pas certain de préférer ce scepticisme bricoleur, cette aisance non-dupe, moqueuse, prudente et hygiénique à un avant-gardisme héroïsé, naïf et tambourineur – même s'il génuflexionne abusivement devant les sanguinolentes statues de Bataille et d'Artaud.

Je ne suis pas sûr en tout cas de pouvoir accepter sans mot dire qu'on règle la question d'une façon il faut bien le dire aussi sommaire, aussi allusive, aussi expéditive.

Ceci, vite dit, en vrac:

1-Côté « enjeu » :

Je crains que ces pages finales sur Bataille (symétriques de l'introduction d'ensemble du numéro) ne caricaturent votre projet - et donnent à penser que ce que vous recommandez c'est une littérature qui se garde comme de la

peste de toute « thématique », de toute action « communicante », de tout « rendu » de « l'expérience ». Un formalisme, en somme. Voire une resucée vaguement oulipienne (il y a cette tendance dans le sommaire – pas seule, heureusement, sans quoi: quel petit horizon tout gris et tout rond!).

#### 2-Côté « éthique »:

– Bataille évoque les fameuses photos dans un livre *sur l'érotisme*. Et il nous confie une émotion érotique. Abjecte, certes.

Question: admet-on que l'expérience érotique ait à voir avec l'abjection, les « sensations fortes » normalement honteuses, le flirt avec l'ignoble, l'affaissement de l'être dans le renversement pervers (etc.)? Oui ou non ? Peut-on en faire état ? Oui ou non ? Peut-on tenter de penser l'inhumanité de cette expérience violemment humaine (en recourant ou pas à la notion de *sacré*, à celle d'*extase*...) ? Oui ou non ?

Deuxième question: peut-on faire de l'art à partir de la violence de cette émotion (décrite à cru ou sublimée ou détournée ou carnavalisée) ? Oui ou non ? Y a-t-il une dimension de « vérité » dans cette violence (dans cette « cruauté ») ? Oui ou non ? Que reste-t-il de la bibliothèque mondiale si on lui ôte les œuvres qui doivent à cette « intimidation » une bonne part de leur énergie (de ce qui en impulsa l'écriture)? Etc, Etc.

(NB: votre vocabulaire, comme celui d'Agamben, pourrait passer pour puritain - qui se sert à des fins sarcastiques de termes comme « sensations fortes », « porno », « voyeurisme » - autour de l'extatique-orgastique Sainte Thérèse du Bernin, il y a aussi des voyeurs, au balcon- et qui les assortit du lexique correctement politique (« colonialiste », « bourgeois européens »).

#### 3-Côté « théorique »:

Vous vous en prenez à la notion « d'expérience des limites » (car « galvaudée », « intimidante », désormais convenue). Soit. Mais qu'est-ce que « l'expérience des limites » ? quelles « limites » ? comment penser l'expérience littéraire en dehors de la notion d'expérience des limites ? la littérature est-elle jamais autre chose qu'une mise en jeu du sujet dans sa langue en tant que cette mise en jeu joue le sujet là où la langue le limite (l'assujettit) ? La fatalité idiolectale à quoi tout geste littéraire tend (mais ne fait que tendre) est-ce la même chose que la diction de « la vérité en violence » ? Est-ce que pourtant ça peut se passer de la « violence » (du violemment des formes admises et des représentations pré-pensées) ? Est-ce que ça ne trouve pas sa « vérité » dans ce violemment, et nulle part ailleurs ? Est-ce qu'on peut enfin tenter de penser cette « vérité » autrement qu'en terme de « substance », « d'essence », de contenu, de positivité ? Est-ce qu'on finira par avoir une petite idée du tracé et non du tracé, du geste négatif et non du produit positif - comme vérité de l'expérience d'écriture ? Est-ce qu'on peut arrêter de faire semblant de croire que dire « indicible » et dire « innommable », c'est pareil ? Que celui qui appuie son geste de langue sur la vive sensation que les mots sont inadéquats aux corps et que le réel qu'il vise défait son langage à mesure qu'il l'approche - que celui-là est du même bord que celui qui croit à l'excellence de l'outil linguistique et à sa capacité à aller pêcher dans des fonds insondables des vérités profondes ? ...

#### 4-Dernier point:

Sur quoi repose le propos d'Agamben ?

a- *Sur un double scrupule positiviste:*

-L'image a une vérité, indéplaçable, codée (contexte judiciaire); pas question d'en détourner l'usage.

-L'ultime vérité d'un terme est son sens étymologique et le savoir de cette étymon est le garant scientifique de son bon usage. Pas question d'en jouer, de refonder la notion, de la déplacer - à partir par exemple de l'expérience subjective, de l'invention ludique, voire de la sensation d'un réel dont la langue non seulement ne dirait pas la vérité mais encore constituerait l'obstacle qui en interdit l'accès.

Par exemple: le terme « sacré » est un terme « politique ». Pas question de l'importer dans une douteuse alliance du pornographique et du religieux.

b-*Sur une valorisation du politique (ici : la civitas romaine) comme vérité ultime:*

Admirable formule d'Agamben: « si on écarte ce mythe et son soubassement psychologique... » (!). Effectivement: restent alors le savoir positif d'une part, l'institution politico-juridique de l'autre (où, *in fine*, s'ombiliquerait la vérité).

Bilan: pas de détournement possible de l'usage des images, pas de déviation sémantique du lexique et de la mémoire qu'il véhicule, pas d'hybridation figurale, de greffes intertextuelles, de refondation néologique, d'affirmation idiolectale, pas d'élaboration mythologique - et amputation prophylactique du « soubassement psychologique ».

Pas de *littérature*, en somme. Car si on cède sur cela, c'est sur le désir de littérature qu'on cède.

En clair ça veut dire: s'il n'y avait pas la littérature, Bataille aurait tort.

Or il a tort.

Ergo: non à la littérature.

J'espère que tu ne prendras pas tout cela de travers. Je discute, c'est tout.

Amitiés, je t'embrasse et j'espère te voir bientôt

Ch.